

Geneviève Cariot

(1925-2012)

Souvenirs d'une lycéenne dans les années 1930



Photo de Geneviève Cariot
Collection privée de Catherine et Florence Binard

Préface

Geneviève Cariot est née à Saint Jores, dans la Manche, le 31 mai 1925. Sa mère, née Louise Letourneur, tenait une des épiceries de Saint Jores et son Père, Léon Cariot, était métayer à La Garde, une des fermes appartenant au comte de Hauteclouque dont le château était situé à Sainte Suzanne, commune jouxtant Saint Jores.

Léon Cariot avait de l'ambition pour ses filles, Geneviève et Lucienne. Il souhaitait que l'aînée, Geneviève, devienne pharmacienne ou avocate, mais le destin en a voulu autrement. Atteint de la tuberculose, il est décédé de son opération des poumons le 4 novembre 1938. Geneviève, qui était alors scolarisée au lycée de jeunes filles de Caen, est retournée à Saint Jores auprès de sa mère qu'elle a assistée à la « boutique ».

La guerre s'annonçait. Louise Cariot et ses deux filles survécurent à ces années difficiles malgré l'incendie de leur maison et « boutique » provoqué par un bombardement. Le 19 mai 1949, Geneviève épousa Gaston Binard qui avait fait ses études aux enfants de troupe de Tulle en Corrèze et dont la mère et la sœur résidaient à Saint Jores. Au décès de Louise Cariot, le 22 octobre 1949, il fit le choix de renoncer à sa carrière militaire pour gérer l'épicerie avec sa jeune épouse. Ensemble, ils eurent trois filles, Eliane (décédée le 5 novembre 2004), Catherine et Florence. Gaston Binard est décédé le 22 décembre 1999 et Geneviève, le 6 juin 2012.

Le texte qui suit est une compilation des souvenirs d'école et de lycée rédigés par Geneviève Binard dans son journal intime entre 2000 et 2007.

Ces écrits n'ont fait l'objet d'aucune correction stylistique. Ils ont été mis en page et ordonnés par Catherine et Florence Binard qui ont illustré les souvenirs de leur mère par des documents visuels qu'elles ont sélectionnés.

Geneviève Cariot Souvenirs d'école



Photo de Geneviève et de Lucienne Cariot (début des années 1930)
Collection privée de Catherine et Florence Binard



Léon et Louise Cariot, les parents de Geneviève,
devant l'église de Saint Jores (fin des années 1920 ?)
Collection privée Catherine et Florence Binard

J'ai vu le jour le 31 mai 1925.

Il fallait avoir 5 ans pour entrer à l'école. À Saint Jores, pas de maternelle et bien sûr, il y avait l'école des filles et l'école des garçons, héritage vraisemblable du catholicisme... Lu dans un ouvrage écrit par Maurice Lecoœur¹ de Sainte-Mère-Église : Les écoles mixtes sont interdites par les Évêques qui considèrent « qu'il vaut mieux que les filles qui n'auront pas de maîtresse, se sauvent en n'apprenant que le catéchisme à l'Église que de se damner pour apprendre davantage ». (*Almanach de la Manche*, 1854)².

C'est donc en 1930 que je devins écolière. J'avais juste la route à traverser. Qu'il est bizarre le tiroir de la mémoire! De cette journée, je n'ai gardé que le souvenir de mon sarrau, le tissu était écossais (marine et rouge). Aucun autre souvenir...

Mademoiselle Hébert, l'institutrice nous apprenait à lire, à écrire, à compter et nous menait jusqu'au certificat d'études. Avec ou sans diplôme, ses élèves ne quittaient pas l'école illettrées...³

Nous étions parfois 50, car outre les filles de Saint Jores, venaient aussi les pensionnaires du couvent de Sainte Suzanne (aujourd'hui maison de retraite).

Les méthodes de Mademoiselle Hébert seraient sans doute aujourd'hui contestées, mais 50 élèves et tous les cours ! (on disait divisions).

Mademoiselle Hébert disait que j'apprenais bien. Nous avions tous les soirs des leçons à apprendre (il fallait les savoir par cœur) et des devoirs. Il y avait aussi le cahier du jeudi et celui des vacances. Je n'aimais pas manquer l'école. Maman disait parfois : « Ma pauvre Geneviève, tu es bien trop susceptible! ».

Très jeune, j'ai souffert de migraines. J'allais quand même à l'école. Quand Mademoiselle Hébert voyait que cela n'allait vraiment pas elle me disait : « Retourne chez toi ». Maman me mettait un torchon imbibé de vinaigre sur le front et je montais me coucher. La migraine était terminée le soir quand j'appelais maman pour qu'elle me monte une tartine de confiture de groseille. (Je n'en mangeais que dans ces occasions). C'était de la confiture groseille et pommes conservée dans des petits seaux en fer de 5 kg. Les clients apportaient une gamelle et on pesait: une livre, une demi- livre⁴.

J'ai toujours été première de ma division. J'ai réalisé un jour que cela m'avait été néfaste. Première on ne l'est jamais en tout. Cela n'a pas été une bonne école de la vie, cette vie qui ne se passe pas sans échecs...

Petit souvenir: Le père de Mademoiselle Hébert passait tous les jours avec sa brouette pour ramasser le crottin de cheval. Il avait de beaux légumes, de délicieuses fraises qu'il vendait quand c'était la saison. Le crottin c'était de l'engrais gratuit et la route était propre...Tous les midis il apportait le repas de Mademoiselle Hébert. Elle avait pourtant une très jolie cuisine rustique. (Le petit bahut de notre séjour vient de chez elle). Mais elle disait : « Je ne sais même pas cuire un œuf. » Par contre, elle adorait le jardinage. Il y avait des parterres dans la cour de récréation et plein de fleurs dans son jardin. Cette année à la Toussaint je

1 Maurice Lecoœur est un auteur né à Sainte-Mère-Église en 1934. Voir éléments de biographie sur Société des Auteurs Normands, <http://auteursdenormandie.free.fr/>.

2 Il s'agit en fait d'une citation de Loménie de Brienne, évêque de Coutances en 1676. Voir Pierre Giolitto, Histoire de l'école : Maîtres et écoliers de Charlemagne à Jules Ferry, Paris, Imago, 2003, p.37.

3 Voir rapport d'inspection de Mademoiselle Hébert, annexe 1.

4 Les parents de Geneviève Cariot tenaient une épicerie au cœur du village.

déposera un chrysanthème sur sa tombe en souvenir des bouquets qu'elle m'a donnés.

Ma première bicyclette, je l'ai eue, je crois, vers l'âge de 10 ans. Ce n'était pas une bicyclette neuve. Le jour où elle arriva, moi qui étais très sage à l'école, j'étais allée au coin. Ce fut, je crois la seule fois. Lorsque je faisais des bêtises, je le disais très vite à mes parents. Maman le sut donc à mon retour de l'école. Elle le dit à Papa. Je le revois encore dans la « cour de derrière » un bâtiment recouvert en verre, où courait une vigne donnant un abondant et excellent raisin. Oui, je revois mon papa me disant: « C'est ce jour là que tu n'as pas été sage à l'école... » La honte!

Image d'un livre de lecture. Cet homme se promène avec un petit garçon. Sur la route, un fer à cheval... « Ramasse-le. » dit l'homme. « Peuh! Cela n'en vaut pas la peine. » L'homme se baisse et le ramasse. À la ville voisine, il vend le fer à cheval. Avec l'argent, il a de quoi acheter un sac de cerises. Continuant son chemin, il les laisse tomber une à une. Chaque fois, le petit garçon se baisse. C'est tellement bon les cerises! Je ne me souviens plus du dialogue qui s'en suivit, mais la morale de l'histoire, je l'ai retenue.

Mon père avait, je crois, décrété de tout temps, que ses enfants feraient des études. Peut-être avait-il été frustré de ne pouvoir, selon l'expression du temps « continuer » ?

Il « apprenait » bien, mais la Garde⁵ avait besoin de bras, mon grand-père étant mort alors que papa n'avait que 8 ans. À cette époque, la Garde comptait parmi les grandes fermes. Papa aida donc sa mère.

Toi, Nénette, disait-il, tu seras avocate ou... pharmacienne. Avocate ? Dans les années trente il ne devait pas y en avoir beaucoup. Aujourd'hui, cela me fait plaisir, lui au moins, n'était pas misogyne.

Il me fallait d'abord passer mon certificat d'études. J'étais bonne en orthographe, je partis pourtant la peur au ventre, car cinq fautes à la dictée nous éliminaient implacablement. Non seulement je ne fis pas de fautes mais mes notes générales me promurent première du canton ex aequo avec une fille du cours complémentaire de Périers. Le lendemain je passai le concours Fatout ou Falloux (je ne me souviens plus)⁶. À cause, selon mademoiselle Hébert, d'une étourderie à un problème je fus reçue deuxième ce qui n'était pas mal⁷.

Normalement, j'aurais dû être pensionnaire au cours complémentaire de Périers mais il s'était produit un drame dans la famille. Un cousin, Léon Cariot (papa devait être son parrain) étudiait au cours complémentaire de Carentan. Ses parents tenaient un café à Chef du Pont près de la laiterie. À cette époque on était pensionnaire du lundi au dimanche. Les sorties n'avaient lieu qu'une fois par mois... Que diraient nos jeunes d'aujourd'hui ??

Bien sûr, le dimanche après-midi les élèves partaient en promenade, accompagnés bien entendu. Ce jour là, il faisait sans doute beau, les élèves se

5 La Garde était une des fermes appartenant au Comte de Hauteclouque qui habitait le château de Sainte Suzanne, ferme dont notre grand-père était métayer.

6 Il s'agissait du concours Fastout. cf. annexe 2, *Ouest Éclair*, 11 juillet 1937. À l'origine la « Fondation Fastout » ou la Société des amis de l'école laïque de la Manche, créée le 5 avril 1923, avait pour but de récompenser les premiers de chaque canton au certificat d'études. Voir https://www.wikimanche.fr/Auguste_Fastout.

7 En réalité Geneviève Cariot a été reçue 1^{ère} ex-aequo, cf. annexe 2.

baignèrent. Ce lieu était pourtant réputé dangereux. Mon cousin et quatre de ses camarades se noyèrent⁸. On le retrouva seulement quelques jours plus tard. Détail macabre, de la cuisse de mon cousin s'échappa un crabe...

Mon père eut une altercation très vive avec l'inspecteur d'académie. C'est la raison pour laquelle j'allai étudier à Caen, car il craignait que le nom de Cariot ne me porte préjudice.

Madame Marie, directrice du cours complémentaire de Périers, se déplaça pour tenter de convaincre mes parents de me mettre dans son établissement. En ce temps là, on « courait » après les élèves, car faisaient des études uniquement ceux qui en étaient capables. Mes parents ne cédèrent pas, je changerais de département.

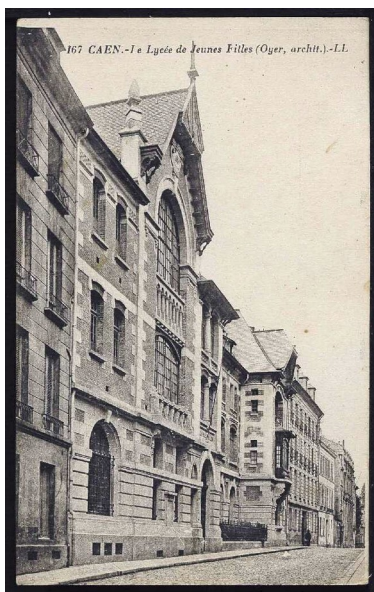
Un jour, je pris donc le train à Saint Jores pour Carentan, avec mon père. L'express Cherbourg-Paris arriva assez vite. C'était la première fois que j'allais voyager dans un « grand » train. Je n'étais jamais allée plus loin que Carentan ou La Haye-du-Puits. Dans ce train il y avait des premières classes avec des dentelles sur les fauteuils, des deuxièmes et troisièmes classes. Nous montâmes bien sûr en troisième classe.

Petit souvenir : Mon père me demanda si je voulais aller aux toilettes. J'ai dit : « Oui ». Il m'accompagna alors et m'attendit à la porte. Lorsque je sortis il me fit remarquer que j'avais oublié de mettre le verrou : « Quand tu viendras en vacances, me dit-il, tu voyageras seule, alors n'oublie pas ».

Les parents de Georgette [Roncney], en l'occurrence, ma tante Blanche, sœur de maman et mon oncle Albert que j'appelais parrain, habitaient à Caen rue du Milieu. Le proposèrent-ils à mes parents ou est-ce eux qui le leur demandèrent ?... Je logeai chez eux. C'est donc en tant qu'externe que j'entrai au lycée de jeunes filles de Caen. À cette époque les établissements scolaires n'étaient pas mixtes. Georgette, quant à elle, étudiait à la Sup (École supérieure des filles) tout comme son frère qui avait passé son brevet à la Sup des garçons. Cette année-là, il habitait Cherbourg car il travaillait à l'arsenal. Geneviève Poutrel-Vigot qui n'avait pourtant aucune raison de quitter la Manche me suivit à Caen, comme elle m'avait suivie à l'école de mademoiselle Hébert, moi première, elle seconde... Elle entra comme interne dans le même établissement que Georgette. Elle me dit dernièrement qu'elle s'y est beaucoup ennuyée et qu'elle en avait voulu à sa mère de ne pas l'avoir mise à Périers.

8 Dans les faits, sur les 6 jeunes qui se sont trouvés en danger, 3 ont été aussitôt secourus et 3 ont disparu en quelques secondes, dont Léon Cariot. cf. annexe 3, *Ouest Éclair*, 29 juin 1934.

Première journée de lycée d'une petite campagnarde.



Photos : Archives du Calvados, cote 18FI/18

Ce souvenir je ne l'ai pas oublié et je ne me le suis jamais expliqué. L'appel se fit dans la cour du lycée par madame Jayle la directrice⁹.

D'abord les grandes, leur nom prononcé chaque élève s'avancait, passait devant madame Jayle en saluant. Je trouvais cela bizarre, je n'avais jamais assisté à une telle cérémonie. Et voilà que moi, élève si disciplinée à l'école de mademoiselle Hébert, je passai devant la directrice sans saluer...

« Qui est donc cette élève qui ne salue pas ? Retournez à votre place ! » Elle m'appela à nouveau, cette fois je saluai... J'appris par la suite que nous devions aussi saluer les professeurs lorsqu'on les rencontrait dans la rue. C'était presque comme dans l'armée.

Le premier cours, comme je m'en souviens aussi ! Lui aussi me remit à ma « place ». À cette époque, les enseignants connaissaient mal la psychologie !...

On donne, je crois, maintenant aux élèves des fiches à remplir. En 1937 on demandait tout de go : Profession du père ? (c'est surtout de cela dont je me souviens).

J'avais entendu sous-préfet, avocat, médecin et d'autres appellations aussi brillantes. Geneviève Cariot - profession du père (c'était le chef de famille) - Cultivateur répondis-je rouge comme un coq. Les noms qui suivirent énonçaient également des situations brillantes. Il y eut juste Jacqueline Leconte dont le père était aussi cultivateur, mais je me dis qu'il s'agissait d'un riche propriétaire.

Mon sentiment d'infériorité, sans le vouloir, mon père me l'avait inculqué. Est-ce en blaguant ou pour me garder de l'orgueil il me dit un jour : « Tu seras toujours la fille d'un pauvre cul terreux. »

9 Jayles était l'orthographe correcte. Cf. Annexe 4, Lycée de jeunes filles de Caen, Distribution Solennelle des Prix, 1938.

À cette époque on ridiculisait facilement les paysans. Dans un ouvrage de Jean Ferniot que je lis en ce moment je relève ces appellations : péquenots, bouseux, culs terreux, pedzouilles, croquants¹⁰.

Pauvre papa, il aurait pu en « remontrer » à beaucoup.

Le lycée était certes un monde bien différent de celui que j'avais connu jusqu'alors... un milieu très bourgeois. Je m'habituai néanmoins peu à peu. Je n'étais pas dans les dernières, mais non plus dans les premières. Il y avait plus de concurrence qu'à Saint Jores¹¹ !

Autres souvenirs

Je détestais l'anglais. Je n'aurais pas pensé en ce temps là avoir une fille agrégée de cette matière...

Au premier cours, comme aux suivants, le professeur ne nous a pas dit un mot de français. Beaucoup d'élèves comprenaient, moi pas. J'attribuai leur savoir au milieu social dans lequel elles se trouvaient.

Madame Brunet était une forte femme brune aux cheveux « frisés ». Elle me mit des notes catastrophiques. Je les méritais, mais au fond de moi, je ne les acceptais pas. Aussi, durant les vacances de Noël, aidée de mon dictionnaire, je revis leçon par leçon. À la rentrée, Madame Brunet nous fit faire une interrogation écrite. Ma note était très bonne... Elle s'en étonna et qui fut la première à être interrogée oralement ?... Geneviève Cariot. Oh ! miracle, mis à part l'accent désastreux, je savais répondre ! La suspicion passée, car il y eut suspicion, j'eus droit à des félicitations.

Je n'aimais pas non plus la gymnastique. Elle était pourtant gentille Mademoiselle Jeannot¹². Mais à l'école de Mademoiselle Hébert nous faisions de la « culture physique » seulement quelques jours avant le certificat d'études. Cela consistait surtout en des petits sauts de droite à gauche, d'avant en arrière. Mon complexe d'infériorité accentuait sans doute ma maladresse. Et puis, je n'étais pas douée...

Un jour, ce fut l'exercice de la corde, du tout nouveau pour moi. J'admirai l'aisance de mes compagnes. Je réussis seulement à ensanglanter l'excroissance de chair de mon doigt, souvenir de ma coupure sur la boîte de café...

Durant deux trimestres, je crois, Jacqueline Leconte et moi, nous disputions la dernière place en gymnastique, mais oh ! revanche, les premières places en mathématiques. Pour cette matière, cela n'aurait certainement pas duré longtemps, mais Mademoiselle Hébert nous avait fait faire tellement de problèmes et exercices !

J'allais au lycée avec Marie Cardin qui habitait une maison bourgeoise rue de Branville. Son père était inspecteur des impôts. Cela m'impressionnait, ces gens là mes parents les craignaient. Monsieur et madame Cardin qui étaient très gentils possédaient une maison à Coutainville, je crois (Sud Manche).

10 Le livre dont provient cette liste est, Jean Ferniot, *Un temps pour aimer, un temps pour haïr*, Paris, Grasset, 1999.

11 Geneviève Cariot sera nommée 9 fois à la distribution des prix de son année de 6ème, Cf. annexe 4, Lycée de jeunes filles de Caen, Distribution Solennelle des Prix, 1938.

12 Il s'agissait en fait de Mademoiselle Jarrot, cf. annexe 4.

Les jours s'enchaînèrent aux jours, les mois aux mois. Aux vacances de Noël et Pâques, je prenais le train pour Saint Jores via Carentan. À cette époque la ligne Carentan-Carteret fonctionnait. J'étais fort heureuse de retrouver mes parents, ma sœur, la boutique et la Garde. La fin de l'année arriva. Dans l'ensemble j'avais assez bien travaillé. À la distribution des prix, je n'eus bien sûr pas l'excellence. L'heureuse élue s'appelait Paulette Mariez. Écrivant son nom, je me dis que mon cerveau est une drôle de machine. Alors que je ne me souviens pas des noms récents, ceux de mes treize ans y sont encore inscrits.

Pour revenir à cette fameuse cérémonie qu'était la distribution des prix, j'en obtins quelques uns et plusieurs accessits. Pour une fille de « cul terreux » ce n'était pas mal¹³.

Aux grandes vacances j'aidais au foin... La cachait-il ? Je ne m'aperçus pas de la fatigue de mon père. Pourtant l'orage s'annonçait. Je ne sais pourquoi, je ne retournai pas chez mon oncle et ma tante - je prenais ma part du travail de la maison - mais peut-être voulaient-ils simplement retrouver leur intimité ?

J'allais donc être pensionnaire. La liste du trousseau était impressionnante. Je me souviens surtout des blouses. Trois en toile d'avion bise¹⁴ pour les cours, trois en vichy à carreaux pour les repas et l'étude. Il fallait aussi un manteau bleu marine et des gants également bleu marine (les demoiselles ne sortaient pas sans gants). Le chapeau, bleu marine également, était fourni par l'établissement.

Peut-être, sans doute...parce que je n'étais pas habillée en couture, c'est maman qui cousit tous les G.C. 36 ou 31 ?

Je me souviens aussi de la boîte à chaussures. Impensable d'arriver aux cours avec des chaussures non cirées.

J'avais aussi une boîte à provisions pour le goûter. Maman m'avait donné de la confiture, du chocolat et du beurre. Au bout de quelques jours, le beurre était rance. Je ne savais pas qu'en faire. Je crois que j'ai fini par le jeter dans un buisson.

Les sorties des pensionnaires étaient autorisées tous les quinze jours, le dimanche seulement et il fallait que le correspondant (mon oncle) vienne me chercher.

Je commençai donc l'année 1938 comme pensionnaire. Je m'étais fait remarquer le premier jour de la rentrée précédente en ne saluant pas la directrice. Cette fois là, cela a été le dortoir.

Nous couchions dans une immense salle sans aucune intimité. Et voilà que je me déshabillai en prenant bien soin de cacher mon derrière. (On ne disait pas encore le sexe.) Je savais bien qu'il ne fallait surtout pas faire voir cette partie de notre corps. Mais, pour les seins, j'y suis allée franchement. Je vois une certaine Colette Briout s'esclaffer de rire...À Saint Jores, j'avais vu à la boutique, dans le train aussi, tant de femmes donner à téter à leur bébé que je ne voyais pas ce qu'il y avait d'inconvenant à montrer mes seins qui par ailleurs étaient plus jolis que

13 Geneviève Cariot obtint 4 prix et 5 accessits, cf. annexe 4.

14 Durant la première guerre mondiale, Marcel Boussac importe du coton, vend du tissu aux armées et fabrique « dans l'usine qu'il a achetée à Nomexy, dans les Vosges, la toile nécessaire aux voilures des avions de combat [...] Après la guerre, [son] ascension se poursuit grâce aux toiles d'avion. Il dispose, en effet, d'immenses stocks de ce tissu militaire dans lequel il va confectionner des pyjamas, des chemises, des blouses et des robes réputés inusables. C'est la ruée vers ses magasins rebaptisés *À la toile d'avion...* ». *Encyclopedia Universalis*, entrée Marcel Boussac, <https://www.universalis.fr/encyclopedia/marcel-boussac/>

ceux que j'avais eu le loisir de voir. C'était il y a plus de 60 ans. Je pense qu'aujourd'hui cela ne ferait plus scandale. Peut-être étais-je en avance sur mon temps ? Si j'avais été dans un pensionnat religieux on m'aurait sans doute inculqué les règles de la bienséance.

Dans son ouvrage, *Histoire de grand-mères* écrit par Isabelle Juppé¹⁵ Geneviève G. raconte :

Deux fois par semaine, nous avions le droit de nous laver dans une baignoire. Celle-ci trônait au milieu de la salle d'eau, avec sur le rebord une chemise de coton pliée, que nous étions censées mettre pour se laver. En fait, on ne le faisait pas, on la trempait simplement dans l'eau, pour faire croire qu'on l'avait mise. Un jour, trouvant stupide cette hypocrisie, je ne l'ai pas mouillée. Une religieuse est entrée et m'a dit :

'Mais Geneviève et votre chemise ?'

'Mais ma mère, personne ne me voit, sauf vous, qui entrez sans frapper'.

'Et notre ange gardien ? Après tout, c'est peut-être un jeune homme ?'

'Ce serait trop beau' avais-je répondu très effrontément.

On en était encore aux querelles byzantines sur le sexe des anges ! En fait le corps humain était une honte ! C'était pourtant l'œuvre de Dieu. Le seul péché, à cette époque, c'est le péché de chair.

Geneviève G. est née le 13 avril 1925, c'est à dire la même année que moi. Ces faits se passent donc dans les années 1938-39.

Je ne me souviens ni du jour, ni de l'heure mais je vois encore la surveillante générale entrant dans la classe : « Geneviève Cariot, prenez vos affaires, on vous attend au parloir ».

Je pensai tout de suite que quelque chose de grave s'était passé. Je savais bien sûr que mon père avait été opéré du poumon. Les moyens de communication n'existant pas comme aujourd'hui, je pensais que tout allait bien.

J'ai trouvé mon parrain, pleurant dans le hall du lycée. Mon père était mort. J'ai sans doute pris le train pour rejoindre Saint Jores, mon oncle ne possédait pas d'auto. J'ai trouvé mon père étendu sur le lit de ma grand-mère. Maman m'a dit : « Embrasse ton papa. »

Oh ! Ce baiser glacé, il me marque encore, car je n'ai pu embrasser mon époux chéri.

Papa était revenu pour mourir à Saint Jores. J'entendis dire que lorsque l'ambulance passa à la gare, sur les rails du chemin de fer, papa avait crié. Ce n'était pas étonnant puisqu'on lui avait scié deux côtes. J'ai souvent entendu ma mère dire : « Il est parti à pied avec sa petite valise prendre le train. Il est revenu pour mourir ».

Papa était atteint de la tuberculose. C'était à cette époque une maladie très grave et contagieuse. On la soignait par des séjours très longs en sanatorium ou par pneumothorax. Ce dernier n'avait pas réussi, alors le docteur Bourdon proposa à Papa une thoraco (thoracotomie), opération nouvelle qui paraît-il réussissait toujours ! Je pense qu'en fait l'hôpital de Saint Lô n'était pas qualifié pour ce genre d'opération et puis la pénicilline n'existait pas encore, alors on ne put enrayer l'infection qui s'était déclarée.

15 Isabelle Juppé, *De mémoire de grands-mères, le XX^e siècle raconté par celles qui l'ont fait*, Paris, Grasset, 1995.

Papa est mort le 4 novembre 1938. Il avait 40 ans.

Saint-Lô le 15 octobre 1938

Ma chère Blanche

Je viens de recevoir ta lettre à l'instant, et je vois que ta santé est comme la mienne par très brillante.

Pour moi c'est décidé, à moins de contre ordre, L'on m'enlève 3 côtes lundi matin à 10^h. On m'encourage à ne pas reculer devant l'opération, mais avant on l'a bien sûr c'était chose décidée. Elle m'a surpris hier après-midi avec Lulu, Marguerite et Louise Jean. Cela m'a fait bien plaisir de les voir, et comme cela je ne retournerai pas d'autant-jours avant; car cela m'aurait encore plus peur de quitter le pays pour revenir ici. Et le plus tôt ce sera passé mieux cela vaudra.

La sœur m'a dit que les thoraces qu'elle a vu faire ici ont très bien réussi, et le Dr Roger qui m'a photographié 2 fois a dit, à Camille (qui il connaît très bien) que mon cas n'était pas grave et que dans 2 mois je serais sur pied. Espérons-le. En attendant il ne faut pas aller trouver ces gens-là, car pour 2 photos il m'a pris 300⁺ et encore m'a fait une réduction de 50⁺ rapport à Camille.

Quant au chirurgien, je l'attends ce soir pour savoir un peu les prix, j'aime être fixé un peu d'avance, après il pourrait demander ce qu'il voudrait.

Je ne vais pas revenir à Tenet, il y aura le temps après.

Il m'arrivait quelque chose que Louise tâche de la faire continuer quand même; si je partais elle devrait avoir droit aux bourses. Je n'ai bien sûr pas l'intention d'y rester, mais une opération compatible toujours des idées. Les photos à Paris, ça ferait rien, vu que ma poche est au haut. Des fois fait-il faire ces opérations-là? qu'en dis-tu nouveau à te dire, aussi je termine en vous embrassant tous très fort. dans l'espoir de nous retrouver tous ensemble à Noël pour faire quelques 17.

Lion

Lettre de Léon Cariot (père de Geneviève Cariot) à sa belle-sœur, Blanche Roncey, voir version dactylographiée en annexe 5. (Collection privée, Catherine et Florence Binard)

Je m'étais habituée à l'ambiance bourgeoise du lycée. N'empêche je n'aimais pas beaucoup la pension.

Le soir, dans mon lit, je fantasmais sur les filles à Julie. Julie était une petite bonne femme qui tenait une épicerie-café au Plessis, avec ses deux filles. J'ai dit assez vite à maman que je ne voulais pas retourner au lycée, que je l'aiderais...

Papa avait pourtant dit à maman et écrit à ma tante, la mère de Georgette : « S'il m'arrive 'quelque chose' je voudrais que Nénette¹⁶ continue ses études. Elle aurait sûrement droit à une bourse. » Maman n'insista pas beaucoup. Isabelle, la bonne¹⁷ trouva une place chez mon oncle et ma tante qui tenaient un café à Cherbourg.

Et je redevenais Saint-Joraise.

Alors, mon papa, ta fille ne serait ni avocate, ni pharmacienne, comme tu la voyais.

Je retournai au lycée pour y prendre mes affaires, accompagnée de mon parrain. Je croisai dans un couloir Mademoiselle Sarremejean, professeur d'histoire et géographie, matières dans lesquelles j'obtenais de bonnes notes. Quand elle sut que je partais elle dit : « Non, non, il faut qu'elle continue ». Un peu plus tard, ma tante alla au lycée pour je ne sais quelle démarche. Elle vit la prof de math. De celle là, je ne me souviens plus du nom¹⁸. Madame X dit à ma tante : « Qu'elle aide sa maman quelque temps, mais il faut qu'elle revienne. »

Je ne revins pas.

J'allais vivre comme les filles à Julie, dans le village, ce « carcan » avec ses cancons, sa religion, son « horizon » tellement restreint.

J'allais devenir adulte sans connaître (ou si peu) l'adolescence. [L'entrée en guerre était imminente] Mais je n'allais pas « grandir »...

16 Nénette était le sobriquet que ses parents avaient donné à Geneviève.

17 Les employées de maison étaient communément appelées 'bonnes' à cette époque.

18 Le lycée comptait 4 professeurs de mathématiques : Madame de Souza, Mademoiselle Rabaud, Madame Brunier, Mademoiselle Doussain.

Annexes

Annexe 1

**Rapport d'inspection de Mademoiselle Hébert,
institutrice à Saint Jores**

Annexe 2

***Ouest Éclair*, 11 juillet 1937.**

Annexe 3

***Ouest Éclair*, 29 juin 1934.**

Annexe 4

**Lycée de jeunes filles de Caen, Distribution Solennelle des
Prix, 1938. Archives du Calvados, cote Pn 10200**

Annexe 5

Lettre de Léon Cariot à sa belle-soeur

Annexe 1
Rapport d'inspection de Mademoiselle Hébert,
institutrice à Saint Jores.
Rapport rédigé par M. Defond, directeur de L'IFP (Institut
de formation professionnel) en 1944.
(Archives départementales de la Manche, AD50 1 T1/273)

Hébert

DEPARTEMENT DE LA MANCHE
 CIRCONSCRIPTION de L'ANCIENNE
 CANTON de Périers
 Le Directeur de l'I.F.P.
 Inspecteur

RAPPORT D'INSPECTION

COMMUNE DE *Saint Jores* ECOLE DE *filles à classe unique*

Maître inspecté : M. *elle Hébert*
 Qualité : *institutrice à classe unique chargée d'école* Age : *49 ans*
 Etat-Civil et charges : *célibataire* Profession du conjoint :
 Récompenses et distinctions : *N.H. - M.H.*

I. — TENUE.

a) du maître
 b) des élèves et discipline } *très bien*
 c) de la classe et dépendances

II. — ORGANISATION PEDAGOGIQUE.

a) tenue des registres
 b) affichage des tableaux réglementaires } *très bien*
 c) préparation de la classe

III. — EFFECTIFS.

a) inscrits : *33* ; b) présents : *33* Fréquentation : *très bonne*

IV. — NOMBRE de REÇUS au C. E. P. E. en 1943 : *6 présentés, 6 reçus*

V. — ŒUVRES ANNEXES à l'ECOLE et SECRÉTARIAT de MAIRIE :
rien

VI. — ENSEIGNEMENT.

école de filles à classe unique - 33 élèves : 10 au second cycle ; 7 au C.E. ; 9 au C.E. ; 6 à la section préparatoire.
Malgré l'occupation fréquente et prolongée de son école par l'armée allemande, Mlle Hébert a maintenu le niveau de sa classe, qui est, à tous égards, remarquable. Les élèves de la section préparatoire acquièrent tôt de bonnes habitudes de travail. De sorte qu'il est exceptionnel de trouver une élève en retard, dans les autres cours.

Lu et pris copie,
 Signature de l'Institutrice : *Mlle Hébert*
 L'Inspecteur d'Académie : *Defond*
 L'Inspecteur Primaire : *Defond*
 Directeur de l'I.F.P. : *Defond*

Le 26 Avril 1944

Note : *Très bon*
18

Le second Cycle - 10 élèves - est d'un excellent niveau. Il y a notamment trois bonnes candidates au C.E.P. - A souligner la valeur toute particulière de l'enseignement du français. En ce domaine, j'ai trouvé dans les cahiers un riche ensemble d'exercices qui aboutissent à la rédaction et composition françaises, c'est-à-dire à l'ordonnance et à l'expression correcte et aisée de la pensée.

Dans les autres sections - C.M. et C.E. - mêmes qualités de l'enseignement et même valeur des résultats.

Bref, une très bonne classe ; un enseignement solide et substantiel ; un travail vivant, alerte, particulièrement "formatif" ; une institution d'un comportement exemplaire et d'une compétence éprouvée.

Annexe 2
***Ouest Éclair*, 11 juillet 1937.**

PÉRIERS

AUJOURD'HUI. — Pharmacie de service : M. Guérin, place de l'Hôtel de Ville.

Vers 14 h. 30, passage de la course cycliste de Lessay.

A 16 heures, salle du patronage : distribution des prix du Pensionnat de la Sainte-Famille, sous la présidence de M. l'abbé Nicollet, curé-doyen de Lessay.

PRIX FASTOUT CANTONAL. — Le premier prix *Fastout cantonal* a été obtenu, *pour les garçons*, par M. Marcel Juin, de l'Ecole communale de Baupte.

Le premier prix *Fastout cantonal pour les filles* est obtenu par Mlle Georgette Allix, de l'Ecole Publique de Périers, ex-œquo avec Mlle Geneviève Cariot, de l'Ecole de Saint-Jores, et fille de notre dévoué dépositaire. Nos félicitations.

MANCHE

APRÈS LA NOYADE DU GRAND-VEY

On retrouve les deux autres cadavres

CARENTAN, 28 juin (De notre correspondant particulier) :

A mesure que le temps s'écoulait, on désespérait de retrouver les petits corps des deux autres malheureuses victimes de la noyade du Grand-Vey; aux dires des matelots, on ne pouvait à présent les trouver que dans le chenal...

En effet, tandis que les recherches se poursuivaient autour du Grand-Vey, on apprenait hier dans la matinée, que le corps du jeune Carriot avait été repêché aux Ecluses du Autdic, en Saint-Hilaire-Petitville, par un marin pêcheur, M. Edmond Hamel, 36 ans, de Brevands.

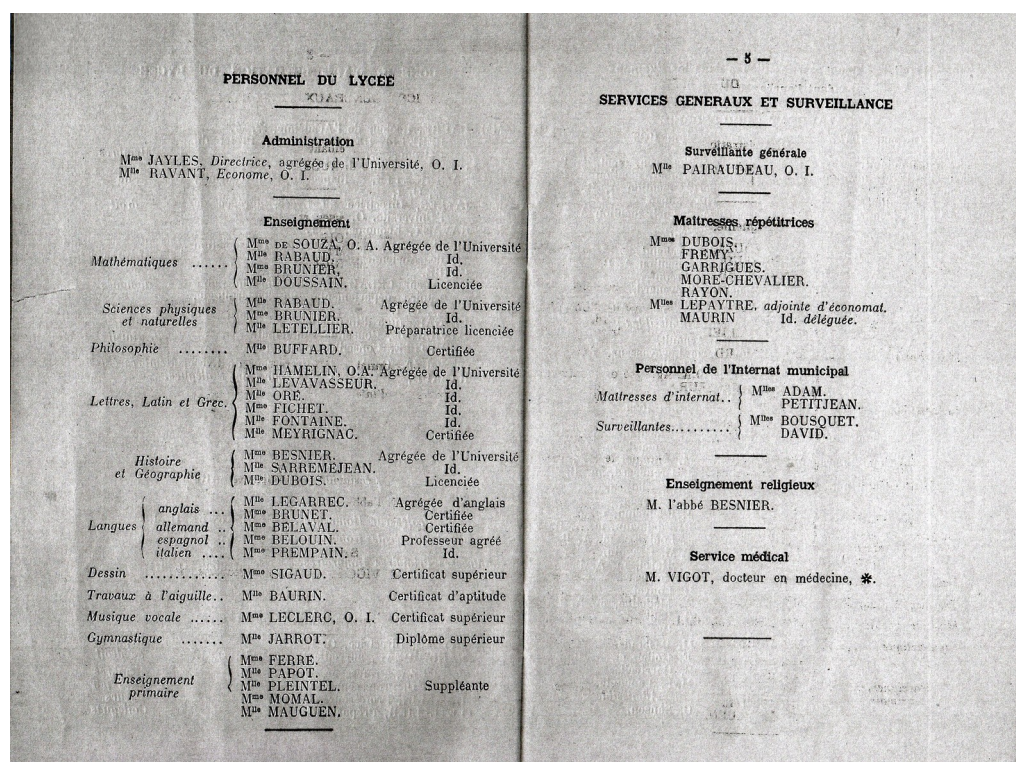
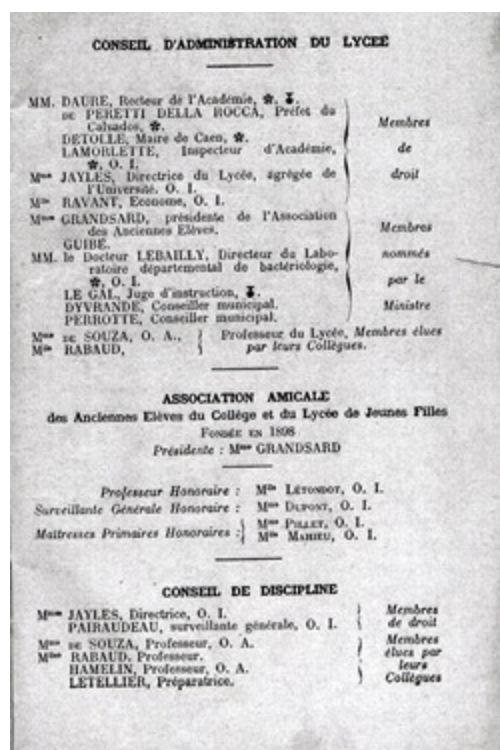
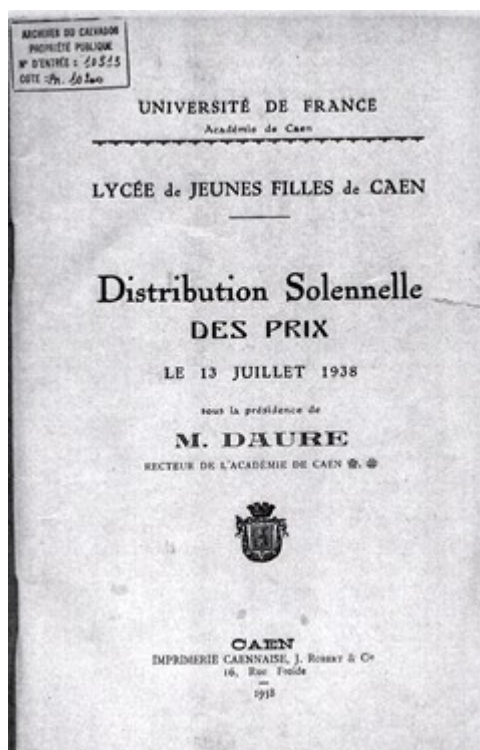
Le second corps, celui du jeune De-la cotte, fut retrouvé au pont de Saint-Hilaire, par le marin Charles Gancel, père de Carentan.

Les deux corps avaient parcouru environ une dizaine de kilomètres et étaient séparés d'environ 15 à 1800 m. Les gendarmes, aussitôt avisés, ont fait transporter les cadavres à l'hôpital de Carentan, tandis que les familles étaient prévenues.

Hier également, les gendarmes de Carentan, sur commission rogatoire du Parquet de Valognes, ont entendu M. Deschênes, le directeur du cours complémentaire de Carentan, qui avait organisé la promenade au Grand-Vey dimanche après-midi, promenade au cours de laquelle les trois enfants trouvèrent une mort si tragique.

Il n'a pu que confirmer ce que nous avons déjà écrit dans un précédent article.

Annexe 4 **Lycée de jeunes filles de Caen, Distribution Solennelle des** **Prix, 1938. Archives du Calvados, cote Pn 10200**



CLASSE DE SIXIEME A' B'

EXCELLENCE

Prix. Paulette Mariez.

FELICITATIONS DU CONSEIL DE DISCIPLINE

Paulette Mariez, 3^e trimestre.

TABEAU D'HONNEUR

1 ^{er} Prix.	Geneviève Cariot. Denise Gallen. Françoise Jubert. Jacqueline Leconte. Micheline Legras. Paulette Mariez. Yvette Mongodin.
2 ^e Prix.	Françoise Bigot. Colette Briout. Denise Dintzner. Madeleine Flambard. Martine Jasmin. Micheline Letellier.

SATISFECIT

Prix. Christine Daure.
Janine Leroux.

COMPOSITION FRANÇAISE

1 ^{er} Prix.	Paulette Mariez.
2 ^e Prix.	Geneviève Cariot.
1 ^{er} Accessit.	Colette Briout.
2 ^e Accessit.	Françoise Bigot.
<i>Ex-æquo.</i>	Nicole Enault.
3 ^e Accessit.	Françoise Jubert.
4 ^e Accessit.	Denise Dintzner.
<i>Ex-æquo.</i>	Jacqueline Drouet.

LANGUE FRANÇAISE

1^{er} Prix. Paulette Mariez.
2^e Prix. Denise Dintner.
1^{er} Accessit. Geneviève Carlot.
2^e Accessit. Jacqueline Leconte.
3^e Accessit. Colette Briot.
4^e Accessit. Yvette Mongodin.
5^e Accessit. Denise Gallen.
6^e Accessit. Jacqueline Drouot.

LECTURE EXPLIQUEE

1^{er} Prix. Paulette Mariez.
2^e Prix. Antonette Epli.
1^{er} Accessit. Nicole Enault.
2^e Accessit. Denise Gallen.
Ex-aequo. Micheline Letellier.
3^e Accessit. Geneviève Carlot.
Ex-aequo. Nicole Huet.
4^e Accessit. Colette Briot.

DICTION

1^{er} Prix. Micheline Letellier.
2^e Prix. Denise Gallen.
1^{er} Accessit. Françoise Jubert.
2^e Accessit. Paulette Mariez.
3^e Accessit. Nicole Huet.
4^e Accessit. Hélène Le Meunier.
5^e Accessit. Geneviève Carlot.
6^e Accessit. Yvette Mongodin.

VERSION LATINE

1^{er} Prix. Paulette Mariez.
2^e Prix. Françoise Jubert.
1^{er} Accessit. Françoise Bigot.
2^e Accessit. Nicole Enault.
3^e Accessit. Elisabeth Lavalée.
4^e Accessit. Jacqueline Drouot.
Ex-aequo. Micheline Letellier.

THEME LATIN

1^{er} Prix. Françoise Jubert.
2^e Prix. Nicole Enault.
1^{er} Accessit. Michelle Lemonnier.
2^e Accessit. Geneviève Carlot.
Ex-aequo. Paulette Mariez.
3^e Accessit. Micheline Letellier.

HISTOIRE

1^{er} Prix. Paulette Mariez.
2^e Prix. Denise Gallen.
1^{er} Accessit. Françoise Bigot.
2^e Accessit. Colette Briot.
3^e Accessit. Hélène Le Meunier.
Ex-aequo. Micheline Letellier.
4^e Accessit. Françoise Jubert.
Ex-aequo. Michelle Lemonnier.

GEOGRAPHIE

1^{er} Prix. Paulette Mariez.
2^e Prix. Geneviève Carlot.
1^{er} Accessit. Denise Dintner.
2^e Accessit. Madeleine Flambar.
Ex-aequo. Janine Leroux.
3^e Accessit. Denise Gallen.
4^e Accessit. Colette Briot.
Ex-aequo. Nicole Enault.

MATHEMATIQUES

1^{er} Prix. Geneviève Carlot.
2^e Prix. Jacqueline Leconte.
1^{er} Accessit. Yvette Mongodin.
2^e Accessit. Denise Dintner.
3^e Accessit. Colette Briot.
4^e Accessit. Micheline Legras.
5^e Accessit. Camille Courté.
Ex-aequo. Paulette Mariez.

HISTOIRE NATURELLE

1^{er} Prix. Paulette Mariez.
2^e Prix. Janine Leroux.
1^{er} Accessit. Madeleine Flambar.
2^e Accessit. Denise Gallen.
3^e Accessit. Germaine Durel.
4^e Accessit. Geneviève Carlot.
5^e Accessit. Nicole Enault.
6^e Accessit. Elisabeth Lavalée.

ANGLAIS (Sections A1B1 et A2)

1^{er} Prix. Françoise Jubert.
2^e Prix. Nicole Compère.
Ex-aequo. Michelle Lemonnier.
1^{er} Accessit. Martine Pura.
2^e Accessit. Yvette Mongodin.
3^e Accessit. Marguerite Vardon.
4^e Accessit. Paulette Mariez.
5^e Accessit. Denise Leclerc.
6^e Accessit. Nicole Enault.
Memb. d'Acc. Françoise Bigot.

DESSIN

1^{er} Prix. Nicole Compère.
Ex-aequo. Hélène Le Meunier.
1^{er} Accessit. Yvette Mongodin.
2^e Accessit. Janine Leroux.
3^e Accessit. Martine Pura.
Ex-aequo. Clotilde Lohet.
4^e Accessit. Janine Leroux.
5^e Accessit. Françoise Bigot.

MUSIQUE VOCALE

1^{er} Prix. Françoise Jubert.
2^e Prix. Denise Dintner.
Ex-aequo. Micheline Letellier.
1^{er} Accessit. Colette Briot.
Ex-aequo. Denise Gallen.
Ex-aequo. Yvette Mongodin.
2^e Accessit. Pauline Gerson.
Ex-aequo. Elisabeth Lavalée.

TRAVAIL A L'AIGUILLE

1^{er} Prix. Yvette Mongodin.
2^e Prix. Janine Leroux.
1^{er} Accessit. Paulette Mariez.
2^e Accessit. Germaine Durel.
3^e Accessit. Micheline Legras.
4^e Accessit. Georgette Ameline.
5^e Accessit. Denise Gallen.

GYMNASTIQUE

1^{er} Prix. Nicole Compère.
2^e Prix. Françoise Jubert.
1^{er} Accessit. Denise Gallen.
2^e Accessit. Martine Pura.
3^e Accessit. Colette Briot.
4^e Accessit. Jacqueline Nativelle.
5^e Accessit. Denise Dintner.
6^e Accessit. Yvonne Letendre.

PRIX D'ACCESSITS

Prix. Colette Briot.
Nicole Enault.
Denise Gallen.
Yvette Mongodin.

PRIX D'EXTERNAT SURVEILLE

1^{er} Prix. Georgette Ameline.
Colette Briot.
Jacqueline Leconte.
2^e Prix. Denise Gallen.
Micheline Legras.

INTERNAT

1^{er} Prix. Denise Gallen.
Georgette Ameline.
2^e Prix. Colette Briot.
Paulette Mariez.
Jacqueline Leconte.
Micheline Legras.

PRIX SPECIAL

Accordé à des élèves absentes à plusieurs compositions

Nicole Langlois.
Jacques Thillays.
Jean-Claude Antoine.
Guy de Courceulles.
Jacqueline Tirard.
Claude Foray.
Yves Pêcha.
Geneviève Leroi.
Michel Desmoulin.
Annette Cauderlier.
Nicole Cauderlier.

La rentrée des classes est fixée :

1° au samedi 1^{er} octobre

pour les élèves des classes secondaires qui ont à subir
un examen de passage et pour toutes les élèves des clas-
ses primaires.

2° au mardi 4 octobre

pour les élèves des classes secondaires qui n'ont pas à
subir d'examen de passage.

Les internes doivent rentrer le 30 septembre ou le 3
octobre dans l'après-midi.

La Directrice, O. I.

M. JAYLES.

VU ET APPROUVÉ :

*L'Inspecteur d'Académie,
Chevalier de la Légion d'honneur,
L. LAMORLETTE.*

*Le Recteur de l'Académie,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de Guerre,
P. DAURE.*

Lettre de Léon Cariot

Saint-Lô le 15 octobre 1938

Ma chère Blanche

Je viens de recevoir ta lettre à l'instant, et je vois que ta santé est comme la mienne pas très brillante.

Pour moi c'est décidé, à moins de contre ordre, l'on m'enlèvera 3 côtes lundi matin à 10h. Tu m'encourages à ne pas reculer devant l'opération, mais ayant vu Louise hier c'était chose décidée. Elle m'a surpris hier après-midi avec Lulu, Marguerite et Louise Jean. Cela m'a fait bien plaisir de les voir, comme cela je ne retournerai pas à Saint Jores avant, car cela m'aurait encore plus paru de quitter le pays pour revenir ici. Et le plus tôt ce sera passé mieux cela vaudra.

La sœur m'a dit que les thoraco qu'elle a vu faire ici ont toutes bien réussi, et le Dr Roger qui m'a photographié 2 fois a dit à Camille (qu'il connaît très bien) que mon cas n'était pas grave et que dans deux mois je serai sur pied. Espérons le. En attendant il ne fait pas bon aller trouver ces gens là, car pour 2 photos, il m'a pris 380 F et encore m'a fait une réduction de 70 F rapport à Camille.

Quant au chirurgien, je l'attends ce soir pour savoir un peu les prix, j'aime être fixé un peu d'avance, après il pourrait demander ce qu'il voudrait.

Je ne vais pas récrire à Nénette, il y aura le temps après. S'il m'arrivait quelque chose que Louise tâche de la faire continuer quand même ; si je partais elle devrait avoir droit aux bourses. Je n'ai bien sûr pas l'intention d'y rester mais une opération comporte toujours des aléas. La phréno à Douin ne ferait rien vu que ma plaie est au haut. Desbousés fait-il faire ces opérations là ?

Guère de nouveau à te dire ; aussi je termine en vous embrassant tous bien fort, dans l'espoir de nous retrouver tous ensemble à Noël pour faire quelques 17¹⁹.

Léon

19 Le 17 se joue à 4 avec un jeu de 32 cartes.